

The background of the page is a light tan color. It is decorated with a grid of irregular, dark brown shapes that resemble a mosaic or a stained-glass pattern. In the upper right quadrant, there is a large, dark brown scribble that looks like a stylized signature or a complex geometric shape. The text is printed in a simple, sans-serif font.

action poétique

jean malrieu
antoine oggart
gabriel cousin
sembene ousmane
henri deluy
serge bec
christian tessier
g.-l. godeau
jacques roubaud
charles dobzinski
robert amat
roland berges
guy jannin
pierre pessemesse
gabriel vialle

N° 5 — 1959
paraît 4 fois l'an

action poétique

"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique

1959

SOMMAIRE

N° 5

		Pages
Chronique des temps pacifiques	Jean MALRIEU	1
Découvrons Antoine Oggart	Jean MALRIEU	6
Le guerrier	Antoine OGGART	6
Poèmes	Gabriel COUSIN	10
Communauté	Sembene OUSMANE	13
For intérieur	Henri DELUY	16
Aujourd'hui un copain est mort	Serge BEC	19
Pour Taleb	Christian TESSIER	22
Quelques réflexions	Jean MALRIEU	23
Poèmes	G.-L. GODEAU	26
Morale	Jacques ROUBAUD	28
Chanson	Charles DOLZIESKI	29
Poème	Robert AMAT	30
Fantaisie	Roland BERGES	31
Automne	Guy JANSIN	31
Aspect technique de l'œuvre de Peire Cardenal	Pierre PESSEMESSE	32
Le court métrage français	Gabriel VIALLE	34
Notes de lecture	Jean MALRIEU - Gabriel COUSIN	39

Informations

Couverture de Michel RAFFAELLI

CHRONIQUE DES TEMPS PACIFIQUES

La conception de l'univers moderne qui s'offrait ne convenait pas à notre idée de l'homme. Elle était noire et tragique. Le journal du matin apportait de tristes nouvelles. Il existait pourtant des fous pour dire qu'elles ne nous concernaient pas.

— Les Etats-Unis sont aujourd'hui une nation forte, disait le Président Truman. Il n'y en a pas de plus fortes. Cela signifie que, avec une telle force, nous avons le droit de prendre la direction du monde.

— Dieu, répondait le sénateur Beveridge, n'a pas préparé pendant un millénaire les peuples parlant anglais pour une vaine et oiseuse contemplation d'eux-mêmes. Il nous a rendus aptes à gouverner pour que nous puissions diriger les peuples barbares, séniles. Et, parmi toutes ces races, il a choisi le peuple américain pour conduire finalement le monde à sa régénération.

— Cinq Show-Girls concourent pour le titre mondial d'avaleuses de spaghettis. Il s'agit d'en dévorer une assiettée apprêtée aux tomates sans se servir d'ustensiles et les mains derrière le dos.

— Etes-vous sûre, chérie, de ne pas sentir mauvais ? Essayez ce sous-bras, il supprime la transpiration quand je vous serre dans mes bras.

— Tuez les prisonniers, disait le Général Van Fleet à Athènes. Dans l'île de Machronissos, en Grèce, il n'y a pas d'eau et les détenus restent quatre à cinq jours sans en boire une goutte. On ne leur donne d'autres nourritures que des harengs et des morues salés. Une des tortures très en usage consiste, pour obliger le prisonnier à renier ses convictions à le mettre dans un sac que l'on lie sauvagement, puis on le plonge dans la mer en compagnie parfois d'un chat pour qu'il soit griffé, en le menaçant de le noyer. Quand il perd connaissance, on le sort du sac et on le jette sur la grève.

— Ce qu'il faut à l'Etat, écrivait un journal grec, c'est posséder des agents de l'ordre public sûrs et de confiance qui iront frapper çà et là à quelques portes, à trois heures du matin. Dieu merci, l'Etat grec dispose d'assez d'îles. Qu'ils y réquisitionnent les maisons, qu'ils y construisent des baraques pour loger ces gens-là.

— La misère n'existe pas, insistait mon voisin. Si des gens ont faim je ne les plains pas. Pourquoi s'obstiner à habiter les grandes villes ? Ils n'ont qu'à aller travailler à la campagne, les ouvriers agricoles sont bien payés, regardez donc les Italiens : ils arrivent avec leurs nombreuses marmailles sans un sou vaillant puis deviennent fermiers et au bout de trois ou quatre ans achètent nos propriétés.

— Ceux qui n'ont pas de quoi vivre, disait un cynique, n'ont qu'à s'engager pour l'Indochine. On y gagne facilement des galons.

Un peu de pillage ne gâte pas les choses. J'en connais un qui a rapporté une cassette de topazes.

— Henri Miller est un grand écrivain américain, notait un critique, et je rêve autour d'un de ses mots : « Il nous faut le coup de grâce ». Et c'est si vrai que ce doit être vrai dans les deux sens qui se découvrent l'un sur l'autre. Le monde en perdition ne sera sauvé que par une grâce qui ne viendra pas sans un coup. Il s'agit du bonheur de l'homme et non du bonheur des peuples.

— Ah ! si nous lançons la bombe atomique !

— La radio chantait : « Si le Roi savait ça Isabelle »
« Isabelle si le Roi savait ça »
« A ta robe de dentelle... »

— Les journaux de mode minaudent.

« Mi-Carême, mais plein bal ! Bal chez les grands chez le Marquis de Cabrol, où le travesti Bêtes, Légumes était obligatoire pour les Invertis tout parisiens. La noblesse en loups (le Marquis de Lepré) voulait tout dévorer. La couture en Jaguar (Fath) bondissait à travers les salons et la peinture (Léonor Fini) était habillée en chou.

Bal pour les petits chez Madame Pierre Champin, où tous les invités devaient jouer un sketch costumé. Marie-Sygne Claudel (12 ans) petite fille de l'académicien a joué une scène du caprice de Gisèle. Eric de Rotchild (9 ans) fils du Baron Alain a imité Maurice Chevalier. Fleur de Lyon (9 ans) a joué les Précieuses Ridicules, avec Lydie Baumgartner (14 ans) fille du Gouverneur de la Banque de France. »

— Mais voici que le temps était usé comme un film trop longtemps joué, il y avait des blancs, des coupures, des rayures, et se libérant de la distance où on voulait les contenir, les petits enfants grecs arrivaient, costumés en petits vieux par la misère.

— Où vas-tu petit garçon ? Chez les andartes. Maman disait qu'elle m'aimait et qu'elle aimait les Andartes. Parfois quand ils étaient poursuivis, ils venaient à la maison. Et j'allais justement lui demander où habitaient les Andartes quand les policiers sont arrivés. J'ai sauté par la fenêtre mais Maman a été tuée.

— D'où viens-tu Rosita ? Tu es belle comme l'Infante de Castille. Maman m'a mis la plus belle robe et m'a dit de tendre la main dans la Calle Mayor. Mais je ne peux pas sourire car toutes mes dents sont pourries.

— Oui, deux fois nous nous sommes battus. La première fois j'ai été blessé. Cherche. C'est là, dans les côtes. Tu le sens ? A la deuxième fois, nous nous sommes perdus. Je marchais à côté de ma sœur, elle a mis le pied sur une mine quand le bruit s'est calmé, je suis allé la chercher. Je croyais qu'elle dormait...

— Les journaux de mode diffusaient les conditions idéales du bonheur :

« Si vous mesurez 1 m. 60 et pesez 59 kg. 800, habitez une ville, un appartement de 3 pièces, avez de 20 à 34 ans et les cheveux châtains, possédez une culture secondaire, et ne comprenez rien à la politique, avez les yeux bruns et une femme de ménage, allez au cinéma une fois par semaine, et une fois par mois chez le coiffeur, aimez le steak et les pommes de terre frites et préférez les talons hauts aux souliers plats, êtes catho-

lique, mais pas trop pratiquante, aimez les romans mais n'avez pas le temps de les lire, fumez des cigarettes et êtes un peu grasse... alors vous êtes une femme heureuse. »

— « Guerre au Viet-Nam » : 20.000 jeunes Français tués des dizaines de milliers de jeunes Vietnamiens tués, des dizaines de milliers de malades, blessés, infirmes. 141 milliards dépensés par an...

— La Banque d'Indochine se porte bien, et vous ?

— Une jeune fille de seize ans, appartenant à la haute bourgeoisie, se livrait à la prostitution. On la retrouve dans une chambre meublée du côté de Saint-Germain-des-Prés. Elle déclare : Je m'embêtais à la maison et refuse de réintégrer le domicile familial.

— En dernière page, des illustrés enfantins, on échangeait des armes.

Echange deux lunettes pour moto, une lampe électrique, un livre relié Tarzan, un porte-feuille en croco, un poignard, contre une carabine, 6 ou 9 mm. A vendre pistolet 6 mm., 1.000 F.

— Avez-vous déjà pris votre baptême de l'air mon enfant ? Non mais je le voudrais bien. Si vous n'êtes pas trop maladroit vous en aurez l'occasion, en même temps que vous vérifierez votre aptitude à devenir mitrailleur. Dans le stand de l'Aéronavale vous verrez l'avant d'un gros hydravion, on a installé une véritable tourelle de tirs avec viseur gyroscopique, correcteur de tir automatique et but mobile. Si vous faites mouche vous gagnerez un baptême de l'air gratuit.

— Et les prisonniers de Franco mourraient de faim. Que pensaient-ils à Barcelone, à deux doigts de leurs cachots du Congrès Eucharistique des fidèles ?

— Ce qui assure la continuité de l'Eglise c'est la communion des parachutistes.

« Je m'adresse à vous, mon Dieu, car vous me donnez, ce qu'on ne peut obtenir de soi. Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste, donnez-moi ce que l'on ne vous demande jamais. Je ne vous demande pas le repos, ni la tranquillité, ni celle de l'âme, ni celle du corps. Je ne vous demande pas la richesse, ni le succès, même pas la santé. Tout ça, mon Dieu, on vous le demande tellement que vous ne devez plus en avoir ! Donnez-moi, ce qu'il vous reste, donnez-moi ce que l'on vous refuse... Je veux l'insécurité et l'inquiétude, je veux la tourmente et la bagarre, et que, vous me la donniez mon Dieu, DEFINITIVEMENT, que je sois sûr de les avoir toujours, car je n'aurai pas toujours le courage de vous les demander... Donnez-moi mon Dieu ce qu'il vous reste... Donnez-moi ce dont les autres ne veulent pas, mais donnez-moi aussi le courage, la force et la foi. Car vous êtes seul à donner ce que l'on ne peut obtenir que de soi.

— Ce qui assure la continuité de l'espoir, c'est la communion de toutes les douleurs, disais-je.

— Aujourd'hui, la radio annonce : 157 rebelles algériens abattus près de Ténés.

— On laissait pourrir les stocks de pommes de terre en Bretagne pour maintenir les prix élevés. On mitraillait les paysans dans les rizières, on mitraillait les fellahs dans les douars pour réduire les pays par la faim. Par euphémisme, on appelle cela « L'opération

dromadaire » ; à cause de la sobriété. De temps en temps, à la faveur de revendications satisfaites les salaires se réajustent à la hauteur du beefteak, c'était l'opération beefteak. Mais cet état de grâce ne durait pas. Juste le temps de renifler l'odeur, de se dire « Sur terre, il existe de bonnes choses », d'écouter le grésillement de la graisse dans le poêlon, de retrouver le goût et d'ajouter « si je suis économe, si le gosse ne tombe pas malade et n'use pas trop vite ses souliers, s'il plait à Dieu, non, au Président des Etats-Unis, je pourrai peut-être, le mois prochain, envisager de m'acheter un pantalon ».

— Voyez, tout est à l'envers. Le Figaro publie les mémoires du S.S. Sherzeni, celui qui délivra Mussolini et permit de raccourcir, la guerre de six mois, le Général Von Cholitz, Gouverneur de Paris, protégea la capitale des destructions F.F.I. Le Général Von Septuanegele ne tua jamais que des terroristes et a droit à notre considération. Le Général Ranke n'a jamais détruit la ville de Brest. Ce n'est là qu'une chanson. Pas vrai Barbara ?

« Il pleuvait ce jour-là sur Brest Barbara,
« Il pleuvait...

— Par ordre de l'Autorité Divine, toute personne qui m'enverra un mandat de 100 francs à la Boite postale 51 sera affranchie de la menace atomique.

— Deux millions de crédit sont votés par le Gouvernement, pour préparer les fêtes qui doivent célébrer le bi-millénaire de la Résistance d'Alésia.

— Aux riches le filet de bœuf, aux pauvres l'osseline, la qualité pour le riche, l'ersatz pour l'indigent. On parle de minimum vital pour le pauvre. Honte à cette société qui inventa ce vocable. A quand le maximum pour le prince ?

— La fatigue vous cerne le visage avec un-je-ne-sais-quoi-autour-des-yeux. Et quand cela a-t-il commencé ? Le Docteur vous conseille une saison à Vichy et prescrit des entrecôtes grillés...

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour être heureux ?

— Où qu'on les prenne, les événements sont entiers. A l'échelle même du quartier. Le voisin ex-S.O.L. ex-millecien, est devenu parachutiste. La putain tondue à la libération est devenue dame patronnesse.

— Mars 1959 : Marseille - Les prostituées manifestent dans les couloirs de la Mairie. Elles ne sont que 400. La campagne électorale bat son plein.

— La lingère dont le fils en 44 s'est engagé dans les troupes d'Extrême-Orient a reçu une lettre du Préfet maritime. Jojo son fils est mort et « Le Pasteur » a ramené son cercueil. Seulement, il y a eu confusion on a dirigé le cadavre vers un cimetière des Flandres. Si la mère veut avoir son fils mort près d'elle il faut payer 5.000 francs d'envoi.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour être heureux ?

— Moi, je ne suis pas poli comme la Reine d'Angleterre. Tout jeune nous dit sa préceptrice, soucieuse de sa destinée, elle savait déjà « rire en dedans ». Moi, je me marre. Mais lisez donc.

— Ma parole ! Je me suis mal réveillé. Ma grand-mère du second

Empire vient de déchirer la bande du petit écho elle me fait asseoir à ses côtés, met ses lunettes, elle adore me lire à haute voix, les comptes rendus des fêtes paysannes. Les noms se brouillent les voix se trompent de bouche, c'est la fête du village costumé où la fleur de la noblesse et la beauté française, en revêtant des habits de bure y pulse un attrait nouveau... D'ailleurs, sont-ce bien des habits de bure ? On a point consulté les arbitres sévères, les vieilles paysannes intraitables. On a demandé conseil à Florian, Greuze, à Guotry aimable trio qui a chanté en vers, en peinture et en musique, les bergeries moins rustiques. Il ne faut pas oublier Watteau, ni Boucher, ni Lancret, ni les De Sedalle. Parmi les perles fines, la vedette véritable a été Winston Churchill. A 77 ans il s'est baigné tous les jours au Lido, il a déjeuné tous les jours à l'Excelsior Hotel de Venise d'une langouste-mayonnaise et d'une bouteille de champagne rosé. Seule, Mme Churchill a été au fameux bal Bestegui. M. Churchill a donné 25 livres sterling à un fonds destiné à mener campagne pour la libération du général allemand Von Mantefeld, ce qui prouve sa grandeur d'âme. Il a ajouté : ce qu'il faut faire pour être heureux.

— Grand-mère, c'est aussi beau que le plan Marschall.

— Mourez, nous ferons le reste, nous ont dit les réclames des pompes funèbres américaines qui ont commandé un million de linceuls en prévision de bombardements atomiques.

— En tête des maisons sérieuses, qui se consacrent aux toilettes de deuil, il faut placer la Religieuse qui opère discrètement, comme en famille, en dehors du commerce commun, et avec une exactitude proverbiale.

— En douze heures, la Religieuse vous livre le deuil le plus compliqué dans les conditions les meilleures : robes sur mesure et accessoires portant le caractère d'une coquetterie que la religieuse excelle à imprégner de mélancolie.

— Tout ça ça n'ira pas tout seul.

Jean MALRIEU.

Extraits des journaux « Elle », « Regard », « Figaro Littéraire », « Illustrés d'enfants », « Bled », « Journaux du second Empire ».

DECOUVRONS ANTOINE OGGART

Antoine Oggart est un inconnu dans le monde des lettres. Il a beaucoup écrit, n'a jamais rien publié. Les textes que nous publions ici sont extraits de deux romans : **Un rez-de-chaussée au Paradis** et **La lettre à Eve**. On peut être heurté par la violence de son style, c'est tant mieux. La tonalité de l'œuvre de Oggart est telle qu'une critique de détails est vaine. Son style est une lave. A d'autres d'examiner les scories.

Antoine Oggart écrit une Chronique des temps modernes. Tout ce qu'il rapporte est vrai, il décrit ce qui l'entoure, ou plutôt il décrit ce qui existe à partir de la réalité. Est-ce vision, est-ce conscience extra-sensible ?

Un exemple, si l'on veut.

Combien en avons-nous vus, de ces ivrognes sur le trottoir, qu'une fausse sollicitude de la foule entoure ?

Chaque parole apitoyée des spectateurs, A. Oggart la voit se transformer en crachats...

Sa vérité, c'est l'invention réaliste. Elle naît dans une accumulation réaliste de l'humour le plus noir qui, jailli de l'absurde, grandit et se transforme en un incendie de folie. Elle atteint les limites de l'insoutenable, elle dénonce. Le procédé tient de la fresque : il

amplifie sans cesse, n'est à l'aise que dans l'élément de l'in vraisemblable sans n'avoir jamais abandonné le vrai. Sa plume est trempée dans le vitriol. Parfois elle s'emporte et l'auteur lui-même semble soulevé par son œuvre et nous couvre de ses rires comme des deux ailes de ce qui est notre folie.

Le narrateur de **Un rez-de-chaussée au Paradis** est ici un garçon de quinze ans qui rapporte selon la langue et les expressions du milieu la vision d'un monde misérable dans lequel il vit et auquel il veut échapper pour accéder au bonheur, à la liberté.

Roman noir, peut-être, puisque seul, le héros atteindra le « Boulevard ». Roman social, tourmenté, contradictoire. Mais surtout roman de l'innocence.

Antoine Oggart est un barbare au cœur vierge dans la ville moderne. Il s'est balafré le visage et a couvert ses habits de boue. Ainsi les prudes s'écarteront sur son passage.

Quant à moi, je souhaite que les lecteurs de l'extrait que nous présentons sachent reconnaître, sous un masque rabelaisien ou ubuesque, l'homme intact et pur qui ne connaît d'autre pudeur que celle du cœur.

Jean MALRIEU.

Antoine OGGART

LE GUERRIER

Le samedi soir c'était réglé. Dans le quartier ça buvait sec, ça gueulait, ça chialait, ça branlait, ça inondait tout, et tout le monde attendait le crime. On se disait : « Ça va arriver, c'est peut-être ce soir, peut-être dans la nuit. Mais ça doit arriver. Il le faut.

C'est normal ». Avec qui, pour qui, on savait pas, mais ça devait arriver. Ça, on le savait.

Rien que chez nous dans la maison, le ménage Burin en puait la menace. Tous les samedis soirs, la mère Burin frictionnait d'injures l'honnêteté et la dignité de son

mari. Le pauvre type ! Ça l'avait tellement bougé dans tout son fond intérieur, d'aller tuer des mecs pour des décorations. Il ne lui restait plus grand chose de l'homme, et encore moins du tueur.

Tout le coin l'avait appelé le « guerrier » depuis le jour où il avait été fêté comme le héros de la pioule. Ce jour-là, quand il était revenu en convalescence il avait un vache truc sur la poitrine, sur le côté gauche, et on était tous allé chez lui pour boire le coup. Tout le monde était venu : ceux d'en-dessus, ceux d'en-dessous, d'à côté, de partout.

Le guerrier était assis au centre de la pièce, et tous nous formions le cercle autour de lui.

— C'est quoi ? que tout le monde demandait en montrant du doigt les trucs pesant au moins deux kilos et grands comme ça, accrochés sur sa veste.

Il se renvoyait en arrière.

— Ça, c'est la croix de guerre. Puis le sa'laud prenait des airs de mystère.

— Ça été dur, c'était très dur, mais on les a eus !

Puis il se dégageait d'un coup comme s'il s'était débarrassé les épaules d'une balle de farine.

— C'est fini, les amis, buvons un coup !

Les femmos, même ma mère, en bavaient. Ça devait se rendre beau à leurs yeux. Elles en bandaient sûrement. Les mecs disaient pour ainsi dire rien. Ils marmonnaient des trucs jaloux entre leurs dents, et mon père disait tout bas :

— Ça le rend encore plus con.

Puis le guerrier avait repris la vie, son honnêteté, sa dignité. Quand plus personne n'avait voulu entendre les récits héroïques avec lesquels il s'était payé quelques salopes du coin, il avait regagné la misère commune et d'un coup, il s'était cassé, le guerrier, il était devenu subitement fragile comme du cristal et sa rombière s'était dépêché de lui foutre des coups pour le détruire. C'est drôle comme elles savent se trouver au bon endroit lorsqu'il y a quelque chose à démolir.

Le samedi soir c'était toujours la même scène entre la femme Burin et son type. On l'avait entendue dire :

— Je comprends pas, moi. J'ai épousé un type que je comprends pas. On peut rien dire sur ton honnêteté. Ton honnêteté, ta dignité ! Voilà où ça nous mène !... Mais regarde autour de toi ! Et moi, je crève. On est toujours là à compter, et rien. M. Urloise, ça c'est un homme ! Tiens ! Ce mois-ci, tu sais combien il a apporté à sa femme ? Eh bien, il a doublé son mois.

Elle bousculait les chaises, elle tapait sur la table. Puis elle commençait sa danse du scalp. Elle sautait en hurlant. Il y avait un bruit étrange dans l'air comme « zip ! zip !... ». Elle aiguisait les couteaux.

— Mais ma chérie, je fais ce que je peux, que disait son type. Je peux pas en gagner plus, je te jure, je fais comme je peux...

— C'est-à-dire ?

— Eh bien !... ce que ça veut dire ? Je peux pas être bandit.

— Voilà le mot ! je l'attendais. Eh bien, je vais te dire. A quoi bon nous sert ton honnêteté, ta dignité, et Dieu sait si tu te mets moche pour elles ! Si tu en fais des courbettes comme une lavette. Tiens ! tu es une tante... Voilà ce que tu es, et ton honneur et ta dignité je me les mets au cul. Quand je pense que j'aurais pu prendre un type plein d'argent ! Eh bien non... je t'ai épousé, toi avec ton honnêteté, ta dignité ! Pourquoi ? Pour la misère. Et j'en ai marre ! Tu entends : j'en ai marre !... Je me crève, et pendant ce temps, qu'est-ce que tu fais. Monsieur est honnête ! Monsieur est digne ! Et c'est la misère. La femme à M. Urloise avec son confort se chaspe devant et derrière toute la journée. Elle, elle peut être gentille la nuit, elle est reposée. Mais moi, je me crève le jour, et la nuit il faut que je sois gentille. Eh bien, si tu veux des sensations, tu te la foutras un peu où tu voudras, ta tripe. Moi, j'en ai marre de te soulager, comme ça pour rien, parce que c'est hygiénique, parce que c'est naturel. La femme à M. Urloise, malgré tout

ce qu'elle a, et le confort, et les à-côtés, et puis tout, tu sais combien de fois elle se laisse monter ? Deux fois par semaine. Tu sais pourquoi ? « Parce que trop souvent, quand ça vous chante, à la longue ça vous fout des prétentions ». Voilà ce qu'elle dit la femme à M. Urloise. « Et qu'une fois le samedi, la Sainte-Touche, une fois le dimanche, pour être en forme le lundi. C'est plus qu'une histoire naturelle c'est de l'attention, c'est une marque de reconnaissance, c'est de la gratitude à l'égard de son mari ». Tu crois, peut-être que je m'inquiéterais de ton honnêteté, si tu me portais plus d'argent ? Si tu savais ce que ça me fout, ce que tu peux faire !

— Alors, je devrais, d'après toi, attaquer les gens ?

— Je dis rien. Mais je t'en supplie, Victor, ne me fais pas regretter un jour de ne pas avoir été putain, qu'elle criait la femme Burin. Méfie-toi, qu'elle menaçait. Ça je peux encore le devenir, tu sais, si ça continue comme ça, que tu me pousses. Tu le cherches ? C'est ça ! Tu le cherches ? Mais défends-toi, vieux vicieux.

Et puis on avait pas entendu le type répondre, mais encore la femme Burin :

— Ah ! tu es beau quand tu pleures. Tu veux que je te le dise ? Tu es un miteux...

Ainsi toute la turne savait que le guerrier pleurait, et que ce soir-là, le mec Urloise soignerait sa sale crampe désespérée.

CE QU'ON APPREND A L'ECOLE

... Demain, il y a la guerre, qu'ils disaient, alors on se branle de tout.

Ils s'étaient un peu instruits, sans faire trop d'efforts, ils pouvaient lire, écrire, compter et mâchaient et remâchaient ce qu'on leur avait appris. Leur classe, c'était « Anormale supérieure ». De notre classe, entre une méchanceté, une dérouillée, une punition, on les entendait. Ils y allaient de leurs refrains sur l'air de la table de multiplication.

— La merde, ça fait pas la banheur, mais ça fait pousser les blés.

— La mère Patrie, c'est comme les femmes des rues, ça nourrit son homme.

— Notre devoir, ventre vide ou ventre plein, c'est de crever pour elle.

— L'ennemi est un sale mec à qui on doit jamais tendre la main parce qu'il a tout le temps de mauvaises intentions.

— La politesse est le seul côté agréable du salaud quand il le possède.

— L'oisiveté est la mère de tous les vices et des cult en or.

— La diplomatie est un moyen de se foutre sur la gueule sans se faire des bleus.

— Avec la fol, on arrive à tout croire : qu'on est installé sur le boulevard, qu'on a une chiotte, qu'on bouffe du poulet, que la vie est belle.

— Le degré de civilisation de l'individu se reconnaît à sa manière d'accomplir sa méchanceté.

— Le crime ne paye pas si on le fait à son compte, qu'on est un petit artisan, mais que c'est autre chose quand on est dans la grande entreprise.

— Grâce à l'évolution sociale, on pouvait tous désormais crever doucement de faim, alors qu'avant on crevait tellement vite qu'on avait jamais le temps d'avertir personne.

— On n'a pas besoin de bien parler sa langue pour dire : « On a faim ». « C'est pas juste ! ». Et tout casser pour croûter comme un enfant du Bon Dieu.

— Quant à la réussite du proces de tout ça, ce n'est qu'une question d'éloquence. Malheur à nous si l'inquisiteur est en verve.

Antoine OGGART.

AUDIN

MES ENFANTS N'ONT PAS L'ÂGE DE RAISON
ILS VONT AU PAS
PORTES PAR LES SAISONS
L'AMOUR AUX LEVRES
COMME UNE AILE DE PIGEON
LE PARFUM OUVERT SUR LES YEUX

MES ELEVES RESOLVENT LEURS EQUATIONS
ILS IGNORENT LA MORT
SON HORREUR
SES BEFFROIS
LA TERRE AU LOIN
LE CIEL A L'ETROIT

ENSEMBLE
ILS APPRENNENT A LIRE
A DIRE LES CHOSES
COMME ELLES SONT

UN JOUR
ILS SE SOUVIENDRONT

Honri Deluy - 4-4-1959

NOUS VOULONS GLORIFIER LA GUERRE, SEULE HYGIENE DU MONDE...

Extraits du « Manifeste du Futurisme » 1909.

Nous voulons glorifier la guerre, seule hygiène du monde, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent, et le mépris des femmes.

.....

Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail.

.....

Des milliers de Prisons...
Des milliers de Camps...
Des centaines de Kommandos...

Vivisection :

Auschwitz : expérience médicale

Brikenau : on exécutait sur les femmes des prélèvements de sang, de l'utérus, de la moelle épinière, puis on les laissait mourir.

Buchenwals : bloc d'expériences

Ebeusee : stérilisation

Flossenburg : 1200 enfants affectés aux expériences sur la stérilisation.

Ravensbruck : greffe osseuse

Tubingen : expérience sur le cerveau

etc... etc...

Extermination systématique :

Auzun, Gusen, Jugenlager, Maidenek, Auschwitz...

etc... etc.

Chambres à gaz... Four crématoire...

Hiroshima...

Filippo Tommaso Marinetti, promoteur du « Manifeste », devint académicien sous Mussolini.

Le colonel Bigeard vient d'écrire les commentaires d'un livre de photos sur la guerre en Algérie :

Le courage pour le courage

La guerre pour la guerre

La mort pour la mort

« Si tu aimes la bagarre » disait un trac. « Il nous faut des tueurs » ajoute un personnage en vue...

JUSQU'A QUAND ?

Gabriel COUSIN

SPEIDEL EST PARMi NOUS

à Wolfgang STAUDTE

Y a-t-il besoin d'un fin papier blanc pour écrire
que les assassins sont parmi nous ?

Les grands guerriers sentimentaux
qui gazaient les enfants
et trafiquaient avec les cheveux des femmes

Les beaux guerriers assoiffés d'art
qui brûlaient les villages
et affamaient l'Europe

Les virils guerriers si propres
qui découpaient des abat-jour dans la peau des
juifs
et faisaient dénoncer les parents par leurs
enfants

Il n'y a pas besoin d'un pur papier blanc pour
dénoncer les assassins.

TORTURES 58

Que les amoureuses se lèvent et se mettent en marche.

Que les jeunes filles, que les mères qui rêvent à l'homme se lèvent et crient.

Que les épouses, les femmes qui aiment le sexe de l'homme, dont le ventre a senti l'inoubliable fusion, se lèvent et s'assemblent face aux bourreaux français.

Que les amoureuses dont la chair a connu le volcan du désir apaisé par la braise fraîche jaillie de l'homme, se lèvent et montrent leur ventre desséché, minéralisé, inutilisable tant que des bourreaux encercleront la verge de l'homme des bagues de la dynamo.

★★

JESUS ET L'ALGERIE

« CE QUE VOUS FAITES AU DERNIER DE CES PETITS, C'EST A MOI QUE VOUS LE FAITES. »

L'abbé Boudouresque est en prison.

« J'AVAIS FAIM ET VOUS M'AVEZ DONNE A MANGER. »

L'abbé Daverie est recherché.

« J'ETAIS SANS TOIT ET VOUS M'AVEZ ABRITE. »

L'abbé Carleron a dû se présenter à la justice.

« J'ETAIS EN PRISON ET VOUS M'AVEZ VISITE. »

Monsieur Leprince Ringuet s'est levé.

HENRI ALLEG CHEZ NOUS EN FRANCE

Dans Lille la travailleuse il y a un beffroi tout neuf et les habitants sont très propres.

Dans la cave on a installé une baignoire pour baigner
les « Arabes ».

Dans Strasbourg il y a une cathédrale toute en dentelle et les habitants sont gais.

Dans son ombre se dresse une planche avec des cordes pour faire rire
les « Bicots ».

Dans Lyon il y a deux fleuves qui font l'amour et les habitants aiment le boire et le bon manger.

Derrière certains murs il y a des brocs d'eau et des entonnoirs pour donner à boire
aux « Crouillats ».

Dans Marseille passe le mistral aux poumons purs et les habitants regardent la mer.

Dans une ville face au large des hommes regardent leur bourreau. Ce sont
des « Fellagas ».

Dans Versailles les touristes viennent en rangs admirer le château du Roi-Soleil et le soir l'électricité berce la ville de son et lumière.

Dans un commissariat près du parc automnal, les électrodes sont appliquées sur un homme dont le corps s'emplit de bruits et d'éblouissements.
Il est Algérien.

Les policiers pour couvrir ses cris branchent le poste de radio qui fait entendre la voix de Monsieur André Malraux :

« J'affirme que la torture a cessé en Algérie. »

Gabriel COUSIN.

COMMUNAUTE

« On ne va pas au puits de peur que la terre ne se noie. »

Dis-moi, mon vieux, pourquoi as-tu un chat ? A quoi servent ces descendants de Raminagrobis ? A attraper des souris ? Peut-être connais-tu l'histoire des Rats et des Chats ? La voici telle qu'elle fut contée par ma grand'mère que je tiens pour la plus grande source de sagesse...

Au temps jadis où les hommes et les bêtes se parlaient entre eux les animaux tenaient des réunions. Comme le chat vivait (où plutôt a toujours vécu) avec nous, il embrassa la Croyance. Mais la religion a ses obligations, le corps aussi, et il y a énormément de tentations sur la route qui mène au Paradis... El-Hadj Niara, le Chat à son retour de la Mecque, entreprit une campagne de prédication, pour une Communauté, mais ne voulut s'adresser qu'aux rats (les Dieunahes). Sache que les rats sont des infidèles. Pour ce faire, le pèlerin dépêcha un de son clan, chez les dieunahes (rats).

— Je viens vous apporter le salut respectueux de notre vénéré Iman, El-Hadj Niara, commença l'envoyé, entouré d'une nuée de rongeurs — et crois-moi, la tentation était grande ! — Il poursuit : il m'a chargé de vous dire que vous êtes conviés vendredi prochain sous le grand arbre d'Aboda-Thiaye. Comme vous le savez, il est de retour du Lieu-Saint, il aimerait vous faire profiter de ses expériences et vous lire le Livre-Sacré...

— Retourne !... dis-lui que nous avons entendu ses paroles et que nous le remercions. Inch-Allah, nous y serons le jour dit, répondit Inekeiw (ce mot ne signifie exactement ni le malin, ni le rusé ; mais les deux mots à la fois et quelque chose en plus)...

L'envoyé repartit. Un jeune après réflexion, dit :

— Mon grand-père a été dévoré par les chats. Son grand-père aussi... enfin tous des nôtres !... mes petits enfants, je ne me méfie pas des titres et je ne doute pas de leur foi... mais le nom de l'arbre. Le nom de l'arbre à lui seul me laisse dans l'incertitude : Aboda-Thiaye... Un tronc qui est sans limite ;

il faut courir jusqu'à la mort... Si vous voulez mon avis, n'y allez pas... Et cette communauté...

— Oh !... voilà les jeunes qui se mettent à pleurnicher, lancèrent quelques vieux.

— Laissez-le finir, dit Inkeiw.

Sachant que son intervention ne servirait à rien, il se reprit quand même, avec prudence :

— Puisque nous devons nous y rendre, creusons des trous, de nos demeures à l'arbre... Il nous sera plus aisé de nous échapper en toute éventualité...

Le tapage des Anciens, manifestant leur indignation de ce manque de confiance obligea le jeune rat à ne plus poursuivre ses conseils...

*
**

A l'orée de cet après-midi de prière, les Mousses (Chats) en très grand nombre, encerclèrent les dieunahes (rats). El-Hadji Niara apparut, égrenant son chapelet, enveloppé d'un drop aux ourlés dorés, un grand burnous sur la tête, ses éternelles babouches le précédant à chaque pas. Les rats et les souris l'admiraient sans méfiance. Juché sur un banc, le prédicateur commença par la formule qui est en tête de tous les chapitres du Coran :

— Au nom d'Allah, le clément et miséricordieux... je vous remercie d'être venus nombreux !... Que Dieu vous accorde son pardon.

— Amine !... amine, disent l'assistance.

— Je voudrais, avant d'aller plus loin, vous mettre en garde, contre certains faits... Par exemple : la religion défend de grignoter les pieds des dormeurs ; ce qui entraîne pour les victimes quelques jours d'alitement... Autre exemple : que ce qui ne peut être mesuré ne doit pas gêner les mesures !... Que les hommes s'achètent des vêtements à grand prix pour que vous les trouviez, cela aussi est défendu.

Inkeiw qui écoutait attentivement, le museau en l'air, la petite queue repliée, répliqua :

— Mais... El-Hadji, dans le livre sacré, il doit être écrit qu'il y a plus de déception pour une mère qui rentre et voit ses enfants dévorés, que de voir ses vêtements troués ?... Je ne suis pas allé à la Mecque, mais cela doit être défendu. Que me dis-tu de la déconvenue des hommes qui après avoir

jeûné toute la journée, et, espèrent, le soir venu, manger leur nourriture et qui, ne trouvent rien. Cela doit être défendu, et c'est un péché que de dévorer le bien d'autrui?... Non... La religion doit aussi défendre cela.

L'auditoire, c'est-à-dire les rats et les souris se sentirent mal en point. Ce n'était plus une réunion amicale, mais une polémique. El-Hadji Niara, le matou, se vexa ; néanmoins, il n'en fit rien voir et poursuivit avec plus de zèle, seule sa voix trahissait :

— La religion punit ceux qui grignotent, rongent les réserves de vivres. Ceux qui s'attaquent aux pieds des dormeurs...

— Pourquoi... pourquoi El-Hadji ne dis-tu rien de ceux qui t'amuse avec les serpents et qui, au lieu de les tuer, les portent dans les couches des hommes, au risque de faire mordre ces pauvres bougres... et les voir mourir aussitôt... Je ne suis pas allé à la Mecque, mais cela aussi doit être défendu...

— Je vois que tu ne cherches qu'à me contredire, s'écria El-Hadji Niara mécontent... Hu !... hu !... hu !... Aux infidèles, cria-t-il à ses disciples.

Dans un nuage de poussière, la mêlée devint générale. On n'entendait que les... psst... psst..., psst, des rats qui se sauvaient. Les quelques dieunahes (rats) qui avaient écouté les paroles d'Inkeiw, regagnèrent leur maison par les trous.

Non loin de là, une mère poule caquettait, escortée de sa marmaille. A la vue de la débandade, elle abrita sa couvée et dit philosophiquement :

— Dans une discussion, il ne peut y avoir deux vérités.

Le lendemain, il manquait beaucoup de rats. Inkeiw dit à ceux qui restoient :

— La parole d'un sage, ne passe jamais la nuit dehors, elle tarde seulement de rentrer...

Depuis ce jour-là, les dieunahes (rats) se refusèrent à toute conversion et à toute communauté. C'est depuis lors, qu'ils font des trous, par prudence et pour l'épargne...

Ce conte je le tiens d'un vieux Socé, à Marsassoum. Je me souviens de l'année où la récolte n'était pas bonne. Il paya à coup de cravache son impôt...

Sembene OUSMANE.

FOR INTERIEUR

Ces paroles bues
Lentement
Comme on touche, le soir, au silence
La honte demeure

Je peux serrer les mots de plus près
Le compte n'y est pas
De ce qui tient au cœur

J'abandonne au vent
Le cerne endommagé des nuages
La salpêtre si rare
Cette zone trop calme
La mainmise du ciel
Sur les torrents dressés
L'arme prête aux rocailles

Toutes plaines à vif,
Le sang requis,

Je vais à part moi
Dans la douleur des gestes
Eprouver mes sentiments

Et je retrouve ce mot
Préparé de longue main
Qui me soulève le cœur

La chair tendue,
Le ventre plein,
La guerre,

La guerre
Là.

10 janvier 1959.

ALGERIE 1959

Le carnaval fini
Les camions s'arrêtent
Les drapeaux tombent
La folie tourne en rond

Ici les maisons
Sont des chantiers ouverts
Où le public est armé

Au dehors
Car ailleurs
Les murs s'enfoncent dans les rues
Au dehors
La menace promène ses ombres

Refuges plantés d'épines
Ronces emmurées

Le sang des uns perdu
Le sang des autres gagné

Il a fallu les ruines de chair
L'arrivée des soldats
L'incendie des recoins
Pour qu'on ensemente ainsi
Les terres-pleins de la mort

Janvier 1959.

DERNIERE HEURE

Bon an
Mal an
Quel mal sur quelle plaie
Où bleuit le courant
Quel drain pour quel orage
Quand circule le sang

Quelle odeur
Ce refrain
Ce froid sur le dos de la main

Décortiqué, isolé
Le temps
Le temps tourné
Se pose sur les murs
A bout de nerf

Les jours choisis sont comptés
Tu peux compter

Ils passeront

2 février 1959.

Henri DELOY.

VUEI I A UN COLEGA QU'ES MORT

AUJOURD'HUI UN COPAIN EST MORT

A la memòria de "Tati" tuat en
Argeria.

Aquest flaquitge di mans...
Ont s'esmarra lo rason di mans ?

De la bèutat de viure aquest aca-
[bament
Dou genitori aquesta estraçadaura
Pièi lo tèmps di mòrts
Cargant sa portadura !

Aquest maucèrt de la rason...
Ont se mascara la rason de la
[rason ?

Perqué antau
D'un còp
Coma un còp
De peira dins un velrau ?

Vuei zò moi sabe plus lo poder di
[mots
Zò mal li brams au fons di parau-
[tas
Zò moi lo sang e li lagremas bar-
[rolats dins lo verin

Vuei al vergonha d'èsser ligat
Is òmes de marrida volontat
Is òmes que se fan naïsser
Pès mièus se chaplar
Is òmes que règlan li fonsus de la
[messorga
Veuses de flors dins la boca.

Vuei i a un colega qu'es mòrt.

Silenci li pichots mossurs de la
[guerra !
Silenci li mostres de la faussa
[amistança !

Desresonabla
La fòrça de ma desesperança
Farià pron
Pèr que vos rompesse la tèsta !

La mòrt d'un colega es estranha
[provocacion
Te balha l'enveja de tuar !

Siàs mòrt pèrqué te fosiàn faire la
[guerra
Tu qu'èras nascut pèr faire l'amor

A la mémoire de "Tati" tué en
Algérie.

Cette mollesse des mains...
Où s'égare la raison des mains ?

De la beauté de vivre cet achève-
[ment
Du sexe cette déchirure
Puis le temps des morts
Chargeant sa couvée !

Ce tétanos de la raison...
Où se déguise la raison de la
[raison

Pourquoi ainsi
Tout d'un coup
Comme un coup
De pierre dans une vitre ?

Aujourd'hui une fois de plus je ne
[sais plus le pouvoir des mots
Une fois de plus les cris sont au
[fond des paroles
Une fois de plus le sang et les
[larmes sont remués dans le venin

Aujourd'hui j'ai honte d'être lié
Aux hommes de mauvaise volonté
Aux hommes qui se font naître
Pour mieux se tuer
Aux hommes qui règlent les veil-
[leuses du mensonge.
Veufs de fleurs dans la bouche.

Aujourd'hui un copain est mort

Silence les petits messieurs de la
[guerre !
Silence les monstres de la fausse
[amitié !

Déraisonnable
La force de mon désespoir
Serait suffisante
Pour vous casser la gueule !

La mort d'un copain est une étran-
[ge provocation
Elle donne envie de tuer !

Tu es mort parce qu'ils te faisaient
[faire la guerre
Tou qui étais né pour faire l'amour

Te pensavas benlèu
Entarin que t'adralhavas au solèu
De ta mòrt
A ta finala benaurança

Escotavas benlèu
Lo sang di vièlhs òmes dins lo cèu
Que butava li nivols luenh di
[cabeças malastradas
Qu'agotava lo vèntre menèbre dau
[fòdre
Qu'esclapava li marrits àngels
Lo sang di vièlhs òmes qu'es la
[poison de l'asirança.

Seguissias benlèu
Lo lutz varalhanta d'un parpalhon
Que te menava drech de l'autre
[man de la vida
E belèu que davant de morir
[diguères :
« Mai coma, li parpalhon tambèn
[son traites de la vida ? »

Lo jorn èra animau
Lo jorn èra uman pasmens !
Aurià pogut se creire antau dau
[mens]
Lo jorn parlava de la valència de
[la carn

De si durditges pratics
De si pretsfachs chanuts
Lo jorn porgissia son faus-semblant
Lo jorn topava sa faussa amistança

I aguèt subran un grand flèu
Coma pas jamai ne coneiguères
A la fin dau porpalhon que benlèu
[sequissias

Et tombères sus li rocàs
Que podon pas èsser mai durs que
[li còrs

Ton cap affatèt lo rocàs
Que ja s'empegava lo fossil di
[maganhas dau nonrèn
Que ja se desolenava lo forma de
[ta maire

E tombères de morre- bordans
[dins li tacas de solèu
Lo solèu de ta mòrt
Que virèron tacas dau sang de
[l'òme.

Ta pèu se calhèt coma un lach de
[cabra empostamida
Ta pèu se froncuèt parier la
rusca dau pas-poder

E moriguères comal dau pesuc
[besonh de viure
Un gost d'oliva dins lo naut de
[to boca

Tu pensais peut-être
Pendant que tu t'acheminais au
[soleil
De ta mòrt
A ton bonheur définitif

Tu écoutais peut-être
Le sang des vieux hommes dans le
[ciel
Qui poussait les nuages loin des
[têtes infortunées
Qui épuisait le ventre vindicatif
[de la foudre
Qui brisait les mauvais anges
Le sang des vieux hommes qui est
[le poison de la haine

Tu suivais peut-être des yeux
La lumière hésitante d'un papillon
Qui te conduisait tout droit de
[l'autre côté de la vie
Et peut-être qu'avant de mourir tu
[as dis :
« Comment, même les papillons qui
[sont traitres de la vie ? »

Le jour était animal
Le jour était humain pourtant !
(Du moins le croyais-tu ainsi)
Le jour parlait de la volonté de la
[chair

De ses richesses pratiques
De ses tâches agréables
Le jour offrait son faux-semblant
Le jour cachait sa fausse amitié

Il y eut soudain un grand fléau
Comme jamais tu n'en connus
Au bout du papillon que peut-être
[tu suivais des yeux

Et tu tombas sur les rochers
Qui ne peuvent pas être plus durs
[que les cœurs

Ta tête caressa le rocher
Où déjà s'incrustait le fossile des
[douleurs anéantissantes
Où déjà s'épuisait la forme de ta
[mère

Et tu tombas face contre terre dans
[les taches de soleil
Le soleil de ta mort
Qui se transformèrent en taches de
[sang

Le sang de l'homme

Ta peau se cailla comme un lait de
[chèvre empoisonnée
Ta peau se rotatina comme l'écar-
[ce de l'impuissance

Et tu mourus plein du pesant be-
[soin de vivre
Un goût d'olive dans le haut de la
[bouche.

Ah oc podèm bramar se grafinhar
Podèm faire li reviragaus !
La vida fuguèt insultada dins tu
Como au tèmps nòu dau premier
[crime.]

Perqué antau
D'un còp
Como un còp
De palra dins un veirlau ?

Aquest maucèrt de la rason...
Ont se mascara la rason de la
[raison ?]

Siàs mòrt perqué te fasiàn faire la
[guerra]
Tu qu'èras nascut pèr faire l'amor
Tu
Amé ta desirança d'amor
Amé to violéncia d'emprehament
[dins li tripas]
Tu
I a tres mes pancora
D'una chata faguères una maire
Tu
Qu'aviàs lo gaudi de congrear la
[vida ?]

Ton rire
D'un còp
Vòu plus rèr dire
Ti miradas
D'un còp
Se son troçadas
Ah òc podèm bramar se grafinhar
Podèm faire li reviragaus !
La vida fuguèt insultada dins tu
Como au tèmps nòu dau premier
[crime.]

Mai siáu segur que ton darrier
[biais]
Fuguèt de mordaçar la lagramusa
Di marridis estèlas
Ganarrada dau sang begut dins lo
[cèu]

Lo sang d'i vièlhs òmes
Enganat lo paure sang !
Vincut lo morriàs !
Et ton darrier biais ne siáu segur
Fuguèt lo pròva qu'aviàs rason.

Pièi moriguères enclaus dau pesuc
[besonh de viure]
Un gost d'oliva dins lo naut de
[ta boca.]

Serge BEC.

Ah oui nous pouvons crier nous
[déchirer]
Nous pouvons nous révolter !
La vie en toi fut insultée
Comme à l'ère nouvelle du premier
[crime]

Pourquoi ainsi
Tout d'un coup
Comme un coup
De pierre dans une vitre ?

Ce tétanos de la rason...
Où se déguise la rason de la
[raison ?]

Tu es mort parce qu'ils te faisaient
[faire la guerre]
Toi qui étais né pour faire l'amour
Toi
Avec ton désir d'amour
Avec ta violence de fécondation
[dans les tripes]
Toi
Il n'y a pas encore trois mois
Tu fis d'une fille une mère
Toi
Qui avais la manière de créer la
[vie !]

Ton rire
Tout d'un coup
Ne veut plus rien dire
Ton regard
Tout d'un coup
S'est émietté
Ah oui nous pouvons crier nous
[déchirer]
Nous pouvons nous révolter !
La vie en toi fut insultée
Comme à l'ère nouvelle du premier
[crime]

Mais je suis sûr que ton dernier
[geste]
Fut de mordre l'énorme caméleon
Des mauvaises étoiles
Saoul du sang bu dans le ciel
Le sang des vieux hommes
Trompé le pauvre sang !
Vaincu le bougre !
Et ton dernier geste j'en suis sûr
Prouva que tu avais raison

Puis tu mourus serti par ton pesant
[besoin de vivre]
Un goût d'olive dans le haut de la
[bouche.]

Serge BEC.

Argeria, lo 15 de Març 1959

POUR TALEB

**Le vent et le sable n'ont pu retenir le sang qui coulait dans
tes veines**

Ni le front dur des convenances l'amertume qui m'a envahi

Le ciel n'est plus qu'un vaste linceul

Le bonheur est dans tes mains sous la terre

**Et ton sang vaut la meilleure des pluies pour les floraisons
prochaines**

Il faut que cette terre soit tienne pour qu'elle soit ta tombe

Ton sang coule sur tous les murs aux quatre vents des prisons

Tu n'avais qu'une fleur à la bouche

C'était le soleil.

**QUELQUES REFLEXIONS
A PARTIR DE DEUX LIVRES D'HENRI KREA
POETE ALGERIEN**

Enfin ! Une voix neuve ; mieux, un tempérament, une force - Au sein du concert des Jeunes Poètes, un ton juste ! Et tant mieux si ces exclamations écorchent quelques sensibles épidermes, je ne demande que cela. Les mécontents pourront toujours se consoler en disant qu'Henri Krea jouit de dangereux et douloureux privilèges, et qu'il n'est pas un poète français, mais d'expression française, et que... et que... Tout ce qu'on veut. Mais il y a des choses à dire et il faut les dire. C'est pourquoi en premier lieu je conseille vivement la lecture de « Liberté Première » et du « Séisme » (Editions Jean-Pierre Oswald), et ensuite livre les réflexions qui suivent.

Nous (ce pluriel n'est pas emphatique, mais comprend bon nombre de jeunes poètes, de critiques, de lecteurs...) nous, dis-je, lisons souvent de nombreux textes de jeunes poètes, et qu'ils soient dans des anthologies (1), dans des revues, dans des recueils ou manuscrits, leur uniformité, leur monotonie est effrayante et dégage un catastrophique ennui.

Il faudrait pour nous réveiller quelque éclat comparable à ce que fut le mouvement dada, un mouvement dada 1959 qui ne saurait ressembler à l'ancien, bien sûr, nous ne sommes pas des négateurs, loin de là... Toujours est-il que de Dunkerque à Perpignan, de Brest à Moulhouse, un immense poème en gésine se traîne, que chaque nouveau recueil débite en tranches de saucisson. On y parle (autre bistrot du port) d'amour,

d'espoir et de révolte. Ces thèmes qui sont les moteurs mêmes de la vie, sont, hélas ! loin d'être explosifs. La mèche est particulièrement mouillée.

La mèche, oui, on ne voit qu'elle, et la jeune poésie, datons-la de 1945, si vous voulez, la jeune poésie dans sa généralité est artificiellement préfabriquée, bâtie à l'aide de procédés, de recettes, de ressucées poétiques et politiques qui ont fini par être des slogans sentimentaux. Ce qui devrait être charnel vivant, essentiel est désincarné, terriblement abstrait.

Le poème est devenu un exercice de style !

La jeune poésie française traîne le lourd et glorieux héritage de la poésie de la Résistance. Ce qui a été un grand moment de la poésie française, un rassemblement d'hommes et de courage, se traîne, moribond, pareil à un fleuve qui se perd dans les sables... La lutte des mêmes contre les mêmes se continue, mais le combat s'il a le même enjeu a changé de forme. L'époque des combats sur les barricades est close, et la jeune poésie qui s'est nourrie d'héroïsme se trouve sans emploi. C'est un nouveau mal du siècle...

Le jeune poète écrit sur un thème et non pas avec un thème. Il se gonfle, il se prend au sérieux, il s'abuse, il se ment. La poésie, c'est autre chose. Elle exige une autre mesure de grandeur, et n'est pas seulement un engagement social, mais un en-

gagement total de l'être. La poésie, c'est le domaine sur l'entrée duquel il y a danger.

Ne nous promenons pas en touristes du dimanche ou du meeting dans le vocabulaire. Donnons vraiment notre chaleur, engageons-nous dans les paysages qu'anime notre cœur et ne sacrifions pas à ce qui est peut-être une mode. Ne plaquons pas des sentiments tout faits, des mots d'ordre sociaux si nous n'y pensons pas. N'écrivons que l'essentiel. Tout ce qui n'est pas vécu, c'est de la littérature.

Tout se passe comme si nous étions obnubilés par les grands noms des générations précédentes et le meilleur compliment que l'on puisse faire à un poète, c'est de le comparer à Aragon, Char, Desnos, Hugo... On ne retient que la patte, la main ancienne, alors que la gloire, c'est de ne ressembler à personne. Soyez les fils de vos œuvres ! Le meilleur moyen d'être fidèle à Eluard, de le continuer, par exemple, c'est de prendre un chemin différent. Pour parler d'amour, de révolte, avons-nous besoin des modulations des autres ? Celui qui aime, qui souffre, qui espère, crée son langage. Sommes-nous devenus tout-à-coup si timides que nous ayons besoin pour faire une déclaration d'amour de consulter les lettres toutes faites, prêtes à être recopiées dans le manuel du Parfait Amant ?

Le Parfait Amant, c'est toi, jeune poète. Ose donc aimer. Ce qu'il y a d'admirable dans la poésie, c'est que l'on s'y avance seul. Les poètes qui t'ont précédé, qui t'entourent, qui t'ont nourri, les voilà qui te quittent. Ne te retourne pas. N'écoute pas les conseils. Invente ta vie. Plus tard tu renoueras avec la chaîne collective, mais sache que chaque maillon est un. La voix totale, c'est avant tout la voix individuelle.

Les poèmes d'Henri Kréa n'appartiennent à personne d'autre qu'Henri Kréa. Disons pour le situer qu'il a connu Eluard et Pœtloff, mais cela ne veut

rien dire car c'est surtout autre chose. Kréa a trouvé son domaine, sa race, s'est installé dans son pays. Il chante dans son arbre généalogique et ne doit plus rien qu'à lui-même et au peuple qui le porte.

Croyez aux histoires du peuple, dit-il. Il est à la fois l'historien et le peuple, ce qui lui permet de prendre assise dans le temps, de remonter le cours des siècles pour déboucher dans le présent (le Séisme), sentant en lui, profondément en lui chaque blessure, chaque meurtrissure, trouvant en lui non pas des raisons d'espérance, mais des certitudes. Il faut beaucoup de souvenirs pour parler d'espoirs. Son expérience est millénaire. Il a 20 ans. Il est source dont l'eau après un périple aveugle débouche à la lumière. Et tout ce qui se présente à son regard tout ce qui existe est immédiatement neuf. Il y a du barbare chez lui, du sain barbare. Il naît à douleur et amour à chaque objet. Et que ce soit sa ville, rose éclatée, sa mère, la présence de Pœtloff... l'anecdote est transformée immédiatement en événement. On dirait que chaque chose, comme l'éponge, est gonflée d'eau, se met à rendre perceptible ce que tout un peuple y a attaché de soin, de tendresse, de colère. Il faut pour exprimer ainsi les sucs de chaque thème se personnaliser à l'extrême pour devenir la voix d'autrui. Ainsi, déviant les malheurs, l'injustice un enfant grandit, un ramassis de maisons devient un village, des hommes dispersés forment un peuple, trouvent une personnalité.

Nous, jeunes poètes français, avons trop été gâtés par les images toutes faites. La Liberté, la Poésie, l'Amour s'écrivent actuellement avec des majuscules. Nous ne savons plus voir ceux qui les portent sur les épaules, qui les créent. Et pour la Liberté, le Pain, etc... (ô générosité admirable, mais qui ne coûte rien auône intellectuel) nous ne savons que faire des poèmes. Et, ma foi, ils ne seront pas si mal que ça, à force nous avons le savoir-faire ! pour

peu que l'on aille se documenter à la bibliothèque, assister à la projection d'un documentaire, et viriliser sa colère par une lecture bien appropriée, nous pourrions faire... au fait quoi ? Tout ce que vous voulez ! Un poème sur l'Algérie ? Court, long, avec espoir, ou sans espoir. Ah ! Un poème sur Cuba ? Non, ça n'intéresse personne, c'est fini. N'y a-t-il pas quelqu'un en prison qui souffre, et qui ait besoin d'un poème ? Nous avons des bons sentiments pour ller les événements, nous avons un cœur à tout faire. Un bel emplâtre, cher apothicaire, à poser sur la jambe de bois des statues ! Nous avons tout simplement oublié que nous étions vivants, que notre vie à remplir à notre mesure. La révolte, c'est d'abord notre révolte. L'amour, c'est notre amour. Parlons de nous, connaissons-nous, alors peut-être si nous avons l'audace de ne pas tricher, nous serons dans le même temps les autres. Et ce n'est pas être égoïste, que cela, bien au contraire. Soyons unique, nous serons tous. Insensé qui crois que je ne suis pas toi ! Est-ce être romantique, ou être un homme ? La politique, c'est mon assiette vide à midi, ma fatigue, la guerre, c'est mon ami tué, le champ d'honneur, ce sont les croix qui poussent sur la poitrine du général qui passe en voiture. C'est ton ventre vide, tes larmes. L'amour, les larmes sont publiques.

Sachons donc sentir avant de comprendre et de vouloir expliquer. Le cri le plus lucide est celui de la passion. Un poème c'est autant monter sur une barricade que d'ouvrir amoureux-ment un fruit. Il n'y a pas de sujet en poésie. Il y a des poètes. Aussi ne soyons pas étonné, à chaque fois que nous touchons à une vérité essentielle, à notre vérité, si nous trouvons le monde entier dans notre chambre, chaque chose, même la plus commune a sa correspondance universelle. Ce rapport, c'est la liberté première, l'indivisible.

Jean MALRIEU.

(1) A propos d'anthologie, savez-vous comment elles se fabriquent ? Le jeune poète reçoit une charmante lettre du directeur de publication lui demandant sa participation, puis les textes agréés, une seconde missive contenant des bulletins de souscriptions à placer. Puis, une dernière correspondance précise que les conditions de publication devenant plus difficiles il a fallu faire un choix parmi la première sélection et que les textes étant de valeur sensiblement égale, ne seront édités que les jeunes poètes qui auront envoyé le plus de souscriptions. Un chiffre à l'encre rouge, celui des bulletins remplis, donne la note en poésie. Je connais des poètes qui ont ainsi reçu un zéro poétique.

LA JEUNE FEMME

Suls ton chemin

La terre qui ceinture la ferme ne t'appartient pas plus que sa jeune maîtresse en sarrau clair, qui porte un enfant dans ses bras

Son enfant, celui d'un homme comme toi, meilleur que toi peut-être, au front haut.

L'homme chasse dans son marais, pour l'enfant et le sarrau clair

D'ailleurs, ce n'est pas toi qu'elle regarde. Pas même la grand'route et son serpent d'acier

Son monde à elle est simple autant que le tien compliqué

Elle regarde le ciel. Demain elle ira laver à la rivière. Il faudra sécher le linge. La chaleur et le vent viennent du ciel. C'est pour cela qu'elle interroge.

Elle regarde l'enfant. Toutes les mères regardent leurs enfants. Ils sont les plus beaux. C'est normal.

Elle regarde aussi le bétail paisible dans le pré attenant. C'est celui de la ferme, c'est le pain des siens, c'est la vie. C'est encore normal.

Cette jeune femme en sarrau clair, elle est belle. Toutes les jeunes femmes sont jolies le dimanche, quand elles sont bien peignées et qu'elles ont l'air prêtes à entrer dans le quadrille

Va

LA MULE

Firmin compte les heures de sa nuit

La ferme est vieille et pauvre. Hier, il donna le blé pour le pain

Le pain ne suffit pas

Alors, vendre la mule

Le paysan a la tête qui tourne. Vingt ans qu'ils labourent ensemble.

Une bête qui marche plus droit..

La mule, curieuse, le regarde

Elle a des yeux qui fouillent la poitrine

Firmin pense à ceux qui dorment bien.

LE PUIITS

Trois fois, Saurat secoue la corde. Le treuil tourne — la benne est lourde

Gigantesque soldat de gravier, le pulsatiel sort de la nuit.
Son bras, racine maitresse, tient le marteau piqueur.
L'eau ruisselle sur ses jambières. C'est bon signe

Saurat chancelle. Il va s'abattre comme un grand chêne. Le soleil le saouïe

Il parle

— Quatorze mètres. Une belle veine sur le banc bleu

Le travail a creusé des trous dans sa peau. Saurat ne sait que les trous de l'outil dans la peau de la terre

Le patron est un brave. Il attendait. Il sera content.

G.-L. GODEAU.

MORALE

Vos verres vides sur vos tables
Vos amours vos ombres brouillées
Et l'écho de vos voix mouillées
S'en iront aux vents détestables

Et quelles morts sont évitables
Au couchant de quelles années
Rouvre-t-on les lèvres fermées
Les lits refroidis dans les sables

On emportait dans la rue vide
Un mort sur le ciel pâle d'août
Le plaisir le plaisir est doux
Qui retarde le froid les rides

*
**

O mon ensoleillée ma sombre ma muette
Si nul ne vient si nul feuillage n'est ouvert
Si le tunnel si la chambre d'herbe est déserte
O ma soumise dans ces bois dans ces concerts

En dormant sur la terre ancienne ranimée
Je te rêve et si bas tombe déjà le jour
Que la seule lumière est celle que tu fais
Ma sombre ma muette o mon ensoleillée

CHANSON

*Dans la perle du sommeil
J'ai retrouvé mon visage
Cantilène cantilène
Vous vivrez quand je mourrai*

*Dans le gel de mon haleine
Le vol d'un oiseau s'est pris
Cantilène cantilène
Le soleil meurt dans son lit*

*Un oiseau c'est mon visage
Il m'échappe il me poursuit
Cantilène cantilène
Le jour saigne dans la nuit*

*Cantilène cantilène
Vous vivrez quand je mourrai
Quand je mourrai l'hirondelle
En mes yeux fera son nid*

*Quand je mourrai cantilène
Tous les oiseaux me suivront
Le ciel descendra sous terre
Ma mort brillera sur l'eau*

*Cantilène cantilène
Vous vivrez quand je mourrai
Je poserai mes paupières
Sur les larmes du soleil*

*Quand je mourrai l'herbe froide
Poussera dans mon miroir
La lune en mantille noire
À mes pieds viendra s'asseoir*

*Cantilène cantilène
Une étoile me suffit
Quand je mourrai dans mes veines
Qu'elle plante de l'ants.*

POEME POUR MON ANNIVERSAIRE

Alors que la dernière étoile à l'Ouest s'enfonce parmi les
nénuphars de l'aube
les fleuves écoulés s'assemblent et les courants de tant
d'années forent la brume qui s'alourdit autour de mon éveil

Ma mère reposait dans les cavernes de la soif au fond
d'abîmes de sueur (loin sous le ciel s'étaient les labours)

Que n'ai-je partagé ta joie ô Mère ô source de ma vie
que n'ai-je su plonger parmi les fleuves où se meuvaient tes
songes et boire

Tu souriais noyée dans le silence opaque et la chambre
sous-marin tiède lentement s'élevait hors des éponges de la
nuit

ta douleur saluait les arbres de la place où dans l'âcre fumée
des feux de feuilles mortes tournaient les chrysanthèmes de
l'amour

Loin de ton jeune corps abandonné aux plages du passé
sombre la lie de tant de matins morts de tant de jours
éteints (qui se souvient encor de cette joie promise)

L'étoile qui plongeait dans les yeux de l'aurore vient de
s'évanouir

Alors comme en ce temps dans le ciel immuable un sourire
s'éclaire comme chaque matin l'espoir se renouvelle

Or devant tant de splendeur offerte je reste seul la lumière
s'écarte

en moi falaise noire les roches de l'enthousiasme se descel-
lent le jour qui fend le ciel n'est plus qu'une fracture

Et quand la mer s'est retirée seule la tour demeure — le
phare d'où s'envolent les tempêtes et les nuées du ciel

Le cavalier figé sous les ailes de la mort s'écroule la pous-
sière s'étale sur l'infini des dunes

loin des ressacs roule un galet parmi les plaines de l'absence

Quand le ciel abat son filet la foudre git dans l'herbe et
meurt d'une dernière convulsion

Sur la montagne du désir s'éveille un arbre de phosphore
un héraut de splendeur un geste de puissance

Voici l'essaim des rêves les feuilles des années voici le vent
de la dénudation — le passé lent vaisseau s'éloigne sur la
houle des mémoires et sombre

la chair tuméfiée de l'océan se tourne sur la couche des
rumeurs le lit fané des souvenirs

ô joie ô pâle étoile où mon regard se perd

dans les profondeurs glauques de l'aube ma pensée a-t-elle
rencontré l'effleurement errant d'une pensée jumelle

Devant les lèvres de l'aurore qui s'entrouvrent j'attends
que le silence même me réponde.

FANTAISIE 3

Un soleil bondissant sur une main de verre
Un sang dans tes veines qui éclate de joie
Une goutte qui songe sur un oiseau en fleur
Une musique comme un cri au fond d'une étoile
Un lilas qui jaillit sur un violon en larmes
Une mouche étonnée qui glisse sur la rivière
Un oiseau endormi sous une pluie de plumes
Puisque tu m'aimes Anna et que tu le dis,
Bien sûr, cela peut être vrai...

Mais un appétit de fleurs sur tes lèvres entr'ouvertes
Une danse de Mai sur le bord d'une grève
Une poussière de musique dans tes oreilles de cristal
Une soif de soleil près d'un fruit toujours vert
Une épine d'argent qui exalterait ta chair
Une aiguille de lune qui marquerait le temps
Voilà ce dont je rêve Anna

Et bien sûr cela peut être vrai...

Guy JANNIN

AUTOMNE

Tout est froid
Le jour s'est effacé
Le vent chasse vers la terre
Les feuilles mortes

Au ciel lourd
Une corneille trace
Un sillon comme un frisson.
Ai-je existé ?

BRUINE

Rappel d'un soir au fond du verre
Agonisent à peine oubliés
Les faux fuyants de l'amitié
Dans un vieux café solitaire.

La nuit épouse la cité
Dans ce havre où tout s'exaspère
Inconnus les amants ropèrent
Le jour gris caressent les quais

Au fond du verre la cité.

ASPECTS TECHNIQUES DE L'ŒUVRE DE PEIRE CARDENAL

Parler de la technique poétique de Peire Cardenal nous entraîne fort loin : à esquisser sommairement une analyse de la lyrique occitane médiévale. Si les origines en demeurent encore incertaines, il apparaît que dès le premier troubadour, Guillaume IX d'Aquitaine, Comte de Poitiers, la lyrique occitane ait déjà été codifiée et les genres créés. Il ne resta plus, au cours des siècles de floraison, qu'à y apporter quelques perfections de forme dans la disposition variée des rimes, chaque innovation en entraînant une autre et se répandant rapidement. Il s'agissait d'une poésie lyrique, destinée à être chantée et qui l'était effectivement. Chaque troubadour composait lui-même sa mélodie ou, bien souvent, se contentait de l'emprunter à autrui ; le sentiment de la propriété littéraire n'était pas encore très développé à cette époque et la plupart, comme Peire Cardenal, préférait utiliser un air populaire déjà connu, en y ajoutant des paroles nouvelles.

Sur les 96 pièces de ce troubadour fécond que nous offre l'édition de René Lavaud, on ne dénombre que cinq pièces non proprement lyriques, fables, sermons en quatrain ou en sixain, encore ces derniers étaient-ils déclamés accompagnés d'une ritournelle lyrique après chaque strophe. Poésie lyrique donc, dans toute l'acception du terme et d'une foisonnante luxuriance puisque les genres créés étaient innombrables. Il semble que dès le début, les troubadours avaient mis au point leurs instruments et « *Las Leys d'Amor* » qui codifièrent leurs règles est un des plus savants et rigoureux manuels de prosodie qui ait été jamais conçu, quoiqu'il vit le jour à la période de décadence. Que l'on en juge : la *canço*, qui se prêtait à

l'expression de l'amour sous toutes ses formes, « *la tenso* » et « *lo partimen* », petits poèmes de théâtre où chaque poète prend la parole à tour de rôle, satiriques et didactiques de nature, la pastourelle, la ballade, la chanson de dance nées au milieu des réjouissances populaires, « *l'Alba* » (l'aube) où l'amant prend congé de la personne aimée, le *Sirventes*, enfin, genre à la fois satirique, polémique et querelleur, qui offrit aux troubadours des ressources immenses dans la poésie guerrière, religieuse, morale et politique. C'était d'ailleurs le genre où Peire Cardenal excellait. Les lyriques occitans cultivaient donc d'une façon presque exclusive le poème à forme fixe ou demi-fixe. A travers de cette large construction quasiment immuable, ils s'exprimaient chacun selon son tempérament par la multiplicité des rythmes et la virtuosité de la versification. La rupture avec une poésie latine décadente, encore florissante parmi les clercs, était consommée, aussi bien par le renouvellement des thèmes, que par les formes nouvelles de la prosodie. Peire Cardenal fournit un exemple parfait de "joglar" habile et rompu à toutes les ficelles du métier. Très peu novateur en métrique, musique et acoustique, il se borne à imiter tous ses devanciers. Il leur emprunte impunément les formes strophiques, avec une irrespectueuse ironie, il imite dans ses satires les plus doux des mélodistes : Soudré Rudel, Peire Vidal, Bernard de Ventadorn, Bertrand de Born est pillé littéralement, il essaye toutes les sortes de stophes, des plus raffinées aux plus simples et communes. Que d'inventions aussi et que de complications dans les normes de la prosodie troubadouresque ! Mais

là aussi Peire Cardenal ne se distingue guère des troubadours antérieurs : ses vers sont des vers de mesure variée de 4 à 11 syllabes, avec généralement la "tomada" ou envoi, la retour au dernier motif rythmique et musical. Ses strophes sont généralement unissonans, c'est-à-dire qu'elles riment entre elles, comme les vers ; dans chaque couplet d'une pièce se retrouvent les rimes du premier, suivant le même ordre et sans répétition d'aucun vocable. C'est en quelque sorte la recherche du plus grand prodige dans le plus petit espace. A ce sujet, on pourrait citer le sirventès célèbre :

• Falsedatz e desmesura
An Batailla empresa •

qui comprend 5 strophes bâties sur 7 rimes pour toute la pièce. L'originalité de Peire Cardenal n'est d'ailleurs guère recommandable puisque ce genre de combinaison (rima capcaudada) est emprunté à Bernard de Ventadorn. Enfin, certaines pièces sont farcies d'allitérations, d'assonances, de rimes intérieures et de rimes riches qui frisent le jeu de mot. Chef-d'œuvre de la difficulté surmontée demeure cette chanson du début :

« Ar me puesc ieu lauzar
d'amar » (maintenant, je peux me louer d'amour),

où le dernier couplet représente un tour de force d'allitération :

« Pauc pres prim prec de pregador
« Pauc cre qu'il, cuy quer conver-
tir

« Vir vas vil voler sa valor
« Don dreitz deu dar dan al partir
« Si sec son sen saluatge, etc...

Le sens souffre évidemment de cette orgie d'allitération « Je prise peu habile prière de soupirant ; quand il croit qu'Elle, qu'il veut persuader, tournera sa valeur vers un vil vouloir, dont le Droit doit payer le dommage au départ (de la vie) s'il suit son sentiment sauvage... » etc...

Ces pirouettes poétiques, ce bizantisme rythmique, ne sont-ce pas les prémisses, combien achevés, de tous les raffinements ultérieurs : les concetti du cavalier Marini, Gongora, la préciosité, toutes les combinaisons poétiques les plus baroques depuis les djinns

de Victor Hugo, jusqu'au vers célèbre de : « Bibelot aboli d'inanité sonore ».

Toutes les jongleries poétiques du futur sont déjà contenues à l'état parfait dans la poésie occitane médiévale. Mais le titre de gloire essentiel de Peire Cardenal était autre : sur le terrain des sirventès. En effet, Peire Cardenal est le poète incontesté du sirventès. La grosse majorité des pièces qu'il nous a laissées, sont des sirventès, sous leur forme traditionnelle. Au second rang viennent les « coblas », poèmes brefs et de composition plus libre. 56 de ces sirventès sont pourvus d'une Tornado.

Fort différent par le style et le ton du premier grand satirique occitan Marcabru, il rend inutile Rutebauf, Aggripa d'Aubigné et devance de 500 ans près le Victor Hugo des Châtiments et de l'Année terrible. Sa satire conserve toujours un caractère très élevé, ni comique, ni bouffonnerie, ni paillardise comme le moine de Montaudon, elle est fragmentaire et discursive, passe très vite sur les cas particuliers pour généraliser. Nous sommes redevables à Peire Cardenal de l'irruption dans la poésie d'un certain vocabulaire abstrait. En mêlant étroitement les valeurs concrètes à l'empirisme, il obtient des effets pathétiques et spirituels où l'émotion voisine avec la raillerie et le vers didactique. Mais Peire Cardenal n'a rien d'un poète du « Trobar Clus » ou poésie hermétique qui comme Arnaut Daniel préfigure déjà Mallarmé. Témoin d'une époque trouble et malheureuse pour l'Occitanie, il passe de la satire la plus acerbe à la tendre supplication, à la prière. De tels changements d'accent, constants dans son œuvre, d'une sincérité émouvante donnent à ses poèmes l'empreinte moderne, ils surgissent de l'inconscient créé par la discipline et l'éducation religieuse. Au Moyen Age triomphant devant la défaite Albigeoise, on ressent la parenté avec Dante ; tous deux chatient terriblement la société parce qu'ils l'aiment et parce qu'elle ne répond plus à leurs aspirations. Que ce soit la critique d'une évolution des mœurs où la notion de « larguesa » (générosité) attachée à la féodalité ascendante, décline :

« Tan son valen nostre vezi
E tan cortes e tan huma
Que si las peiras eran pa
E que las aigvas fossen vi
E li pueg bacon e pouzi
No serion larc tals n'ia

Que nos voisins sont bons aimables
et charitables !

Si les pierres étaient du pain
Si l'eau était du vin,
Si les montagnes étaient du porc
salé et du poulet, ils n'en seraient
pas plus généreux.
Il y a des gens comme cela. »

Que ce soit une vitupération
véhémement contre les mal enrichis :

« Tartarassa ni voutor
No sent plus leu carn puden
Com clerc e prezicador
Senton ont es lo manèn

Le milan ni le vautour
ne flairent pas mieux une char-
gne puante
que les clercs et les prêcheurs
ne flairent la demeure du riche.

Que ce soit aussi la tradition-
nelle diatribe anti-française et
anti-cléricale :

« Frances e clerc an lauzor
De mal, car ben lor en pren

Les Français et les clercs font
l'éloge du mal, car ils y trouvent
leur profit. »

Ou enfin, que ce soit le chrétien
sincère qui retrouve les accents
touchants de l'inspiration divine et
de la cosmogonie médiévale.

« De's quatre caps que a la croz
Ten l'us sus ves lo firmamen,
L'autre ves abis qu'es dejos
E l'autre ten ves orien
E l'autre ten ves occiden
E per aital entresenha
Que crist o a tot en poder. »

La croix a quatre bouts :
Le premier désigne le firmament
Le second désigne les abîmes qui
sont sous la terre ;
Le troisième est tourné vers
l'Orient
Le dernier vers l'Occident,
Ceci veut dire que le Christ a
l'Univers entier en son pouvoir.

Que ce soit sous ses aspects
divers, Pierre Cardenal a le secret
des inventions saisissantes qui ont
l'éclat et la solidité du diamant.
C'est la voix clamant dans le
désert au milieu du naufrage tra-
gique de la civilisation occitane
du Moyen Age.

Pierre PESSEMESSE.

Gabriel VIALLE

JOURNÉE DU COURT MÉTRAGE FRANÇAIS

Cette journée a été la première
manifestation publique de l'activité
du Centre Marseillais d'Informa-
tion Cinématographique (C.M.I.C.)
qui groupe les principaux Cine-
Clubs de Marseille, sans distinction
d'idéologie ou d'appartenance (1).
Son but essentiel est de « promou-
voir la qualité du spectacle ciné-
matographique ».

Depuis sa création, qui remonte
à 1956, le C.M.I.C. ne s'était si-
gnalé que par l'organisation de
quelques débats (sur des films
nouveaux ou des reprises intéres-
santes) et par l'établissement

d'une sélection hebdomadaire des
meilleurs films projetés à Marseille,
sélection fondée sur des critères
exclusivement cinématographiques
et publiée dans la presse locale.
Mais cela n'était pas suffisant et,
depuis longtemps, un projet de
« festival » était dans l'air. Parmi
diverses idées, c'est celle de « festi-
val du court métrage français »
qui fut retenue et concrétisée par
la « journée » du 9 décembre,
organisée sous le patronage des
« Cahiers du Cinéma ».

Pourquoi avoir choisi le court
métrage ? Pourquoi le court mé-

trage français ? Et enfin, pourquoi les « Cahiers du Cinéma » ? Autant de questions méritant une réponse.

Le choix du thème « court métrage » nous a été dicté par un souci de défense de ce « parent pauvre » du 7^e Art. En effet, combien de spectateurs, dégoûtés — à juste titre — par des documentaires insipides, en sont venus à se désintéresser du complément de programme : on va voir « le grand film » et c'est tout ! D'autre part, les exploitants, dans le but de faire une séance de plus dans la journée ou de prolonger de quelques minutes l'entr'acte-vente d'esquimaux, suppriment le court métrage, même si celui-ci est de qualité.

Le but des organisateurs de la journée était donc tout tracé : montrer aux spectateurs qu'il existe des courts métrages de qualité, et aux exploitants que le court métrage est apprécié du public.

Court métrage français ? En effet, depuis 1945 particulièrement, et encore depuis le vote de la « Loi d'aide », notre pays a vu se développer une école du court métrage qui se place au premier rang dans le monde et compte des noms comme ceux de Resnais, Paviot, Franju et d'autres qu'il fallait faire connaître.

« Cahiers du Cinéma », enfin, pour la raison très simple que l'équipe de rédaction de cette revue comprend des gens qui « écrivent sur le cinéma et veulent en faire ... et en font. Rivette, Godard, Truffaut, entre autres ont réalisé des courts métrages, véritables « nouvelles cinématographiques ». L'esprit qui les anime est d'ailleurs différent de celui qui animait voici quelques années leurs prédécesseurs, Resnais ou Franju, dont les films, « Guernica », « Hôtel des Invalides », « Nuit et Brouillard », par exemple, insistaient sur un aspect de critique sociale absent des films de l'équipe « Cahiers » (2).

Cette initiative a été couronnée d'un grand succès dont je ne veux pour preuve que la réponse positive du public (plus d'un millier de spectateurs, salle du cinéma d'essai "Le Paris", comble pour la séance du soir présentée par L. Marcorelles, rédacteur aux « Cahiers ») et

les commentaires favorables de toute la presse.

« Le Joconde », d'Henri Gurel, se présente comme une tentative de « démythification », je dirai tout de suite que je ne suis personnellement pas obsédé par le tableau de Vinci et qu'à tenter une démythification ou une démythification, d'autres sujets s'imposaient en cette année 1958 ! Quoiqu'il en soit, on ne saurait dénier à cette bande une grande habileté et une parfaite réussite dans le domaine technique. Ce film est un « canular » sympathique, bien accueilli surtout par les « moins de vingt ans ».

« O saisons, ô châteaux », signé Agnès Varda (photographe du T.N.P.) apparaît lui aussi comme un « canular ». Ce film va quand même un peu plus loin et si l'on goûte l'ironie du commentaire et l'impertinence de la musique, on n'en admire pas moins les magnifiques photos et les extraordinaires couleurs de ces châteaux et de ces paysages du Val de Loire.

Quant au film de Franju « M. et Mme Curie », il est remarquable de discrétion et de dépouillement. L'émotion et la rigueur scientifique sont les autres caractéristiques de cette œuvre très applaudie. La fin, notamment, est bouleversante de simplicité, et rejoint dans le souvenir celle d'un autre film de Franju « Le Grand Méliès » (3).

Les trois autres films, les films « Cahiers du Cinéma » étaient « Le Coup du Berger », « Charlotte et Véronique » et « Les Mistous ».

Des deux premiers — dus respectivement à J. Rivette et à J.-L. Godard — je dirai simplement que ce sont d'agréables fantaisies remarquablement interprétées, pleines de fraîcheur et de jeunesse (le deuxième en particulier). Mais à part cela, ce sont des œuvres vides, à la façade brillante, certes, mais derrière laquelle il n'y a à peu près rien (4). « Le Coup du Berger » et « Charlotte et Véronique » sont intéressants parce qu'ils ont permis à deux jeunes de s'exprimer et sans doute de pouvoir réaliser d'autres films qu'il faut souhaiter plus ambitieux et mordant plus dans la réalité.

L'ambition est justement la chose qui manque le moins au film de

Truffaut intitulé « Les Mistons » (forme nimoise de notre mot "niston", c'est-à-dire jeune garçon). On connaissait Truffaut, le féroce pourfendeur, l'adorateur quasi-mystique d'Hitchcock-la-farceur, l'intransigeant critique des « Cahiers » et d'« Arts-Spectacles ». C'est avec une grande impatience qu'on attendait son premier film et — il faut l'écrire sans hésiter — cette attente a été comblée au delà par ces « Mistons » qui, dans leurs vingt-cinq minutes, contiennent plus de matière et de beauté que bien des longs métrages durant quatre ou cinq fois plus.

Le sujet en est simple : l'éveil des sens chez des garçons, leur amour — qui se transforme en haine — pour la sœur « trop belle » d'un de leurs camarades, les multiples vexations imaginées par leur petite bande à l'encontre de la jeune fille et de son amoureux, leur cruauté inconsciente et leurs remords devant la conclusion brutale de l'aventure. Histoire éternelle, qui a été traitée avec franchise et sans complaisance, sans attendrissements factices non plus et sans fausses audaces. N'y aurait-il que cela, Truffaut aurait droit à toutes nos louanges, mais il y a plus !

La réalisation des « Mistons » dénote chez ce débutant une maîtrise digne d'un vétéran. Quelques plans suffisent à Truffaut pour nous intégrer au groupe des jeunes garçons et nous forcer — comme eux — à être épris de ce corps admirable de jeune fille ; la baignade, la chevauchée à bicyclette, jupe au vent, de la moderne amazone ; la partie de tennis, etc. L'idylle des deux jeunes gens est pleine de poésie et de maladresse, soulignées l'une et l'autre par le décor — rocailles et oliviers — par le bruissement des cigales et par le chant lointain qui annonce l'arrivée des « Mistons ». Et la séquence finale (la jeune fille portant le deuil de celui qu'elle aimait et qui est mort en montagne, passe sans les voir devant le groupe de ses odorateurs-tourmenteurs qui apprennent, trop tard, « qu'ils ont perdu leur belle amie »), est une réussite plastique et humaine dont le film se trouve couronné et magnifié. Certes, on trouve dans « Les Mistons » des erreurs, ne

serait-ce qu'un abus des citations (on découvre pâle-mêle des réminiscences-images ou paroles de Lumière, Vigo, de Renoir, de Chaplin et de quelques autres) (5). Mais par l'évocation de notre Midi — le film a été tourné à Nîmes et dans les environs — par la peinture du trouble sexuel de ces tout jeunes adolescents, par la réussite complète de la direction d'acteurs, cette première œuvre nous permet de placer en Truffaut des espoirs sérieux, ce qui n'est jamais à dédaigner quand il s'agit de cinéma !...

Valeur du court métrage dans sa diversité, espoir en de jeunes réalisateurs, intérêt du public : c'est ce que le C.M.I.C. cherchait à rendre évident. Il l'a réussi, mais la tâche de ses animateurs, de tous les cinéphiles, n'en est pas pour autant achevée. Il reste à offrir au genre réhabilité du « court métrage », la possibilité d'atteindre les foules. A cette fin — et ce sera ma conclusion comme ce fut la conclusion de la journée du 9 décembre — il faut obtenir :

— Des exploitants, qu'ils programment régulièrement et qu'ils affichent les courts métrages ;

— Du public, qu'il exige cette programmation et cet affichage ;

— Des journalistes, qu'ils accordent dans leurs articles une place à tous ceux de ces courts métrages qui présentent une valeur culturelle, humaine ou artistique.



En guise de compliment à l'artcle qui précède, je voudrais extraire du n° 33 de « Cinéma 59 », organe de la Fédération Française des Ciné-Clubs, quelques phrases signées par le rédacteur en chef Pierre Billard :

« Il est fortement question que... soit supprimée l'aide à la qualité pour les courts métrages. Depuis trois ans, grâce à cette loi, des centaines de milliards ont été versés aux producteurs des meilleurs courts métrages. C'est cette loi qui a rendu audace et initiative aux producteurs, qui leur a permis de conserver une certaine indépendance par rapport à leur commanditaires et de faire confiance à des jeunes de talent, même si leur

réputation « commerciale » était loin d'être assise... C'est grâce à cette loi qu'ont pu se révéler et faire leurs preuves cette cohorte de jeunes réalisateurs qui assurent actuellement dans le cinéma français la relève que vous savez... C'est grâce à cette loi que Resnais, Marker, Varda, Fabiani, Reichenbock et consorts, ont pu prouver

qu'ils avaient du talent. Demain, cette loi abrogée, c'est la mort pour longtemps du court métrage français, le meilleur du monde. Car si le cinéma est, par ailleurs, un art, il est aussi une industrie, un marché, qui ne se truquent pas aussi facilement que la Bourse. »

G. V. (20-2-59)

(1) Sur les 8 Ciné-Clubs groupés au C.M.I.C., on en compte 1 affilié à la Fédération Française des Ciné-Clubs, 4 affiliés à la Fédération Loisirs et Culture Cinématographiques, 3 affiliés à l'Union Française des Œuvres Laïques d'éducation par l'image et le son.

(2) Je crois qu'il faut voir dans ce phénomène autre chose qu'une différence d'esprit entre la génération des Franju-Resnais et celle des Godard-Rivette, mais plutôt une réaction — peut-on dire de facilité ? — devant les obstacles rencontrés pour la diffusion d'œuvres « engagées » (que l'on songe aux interdictions qui frappent « Les statues meurent aussi » et « Nuit et Brouillard »). Il est évidemment plus facile de réaliser et de faire projeter une fantaisie sur le flirt comme « Charlotte et Véronique » qu'un réquisitoire contre la « Pacification » dans l'Aurès.

(3) J'ouvre une parenthèse pour

demander à ceux qui parlent de la « cruauté caractéristique » de Franju ce qu'ils pensent de ces séquences finales du « Curie » et du « Méliès » ?

(4) A la réflexion, j'accorderai à « Charlotte et Véronique » un atout de plus. Ce film nous montre en effet une jeunesse estudiantine plus sympathique — malgré sa légèreté et son inconscience — que celle dépeinte par Carné dans ses « Tricheurs » dont on ne dira jamais assez le mal qu'ils peuvent faire à la jeunesse par la généralisation (peut-être involontaire chez Carné) à laquelle ce film incite certains esprits.

(5) Et d'ailleurs, cet abus de citations est-il tellement évident ? Le grand public ne les remarque pas et les cinéphiles, disons-le sans fard, sont tout heureux de reconnaître au passage telle ou telle allusion.

LES AMANTS

Six mois environ après Paris, la deuxième ville de France peut enfin apprécier le film tant attendu du jeune Louis Malle qui, après avoir été assistant de Cousteau et de Bresson, et après les exercices de calligraphie d'« Ascenseur pour l'échafaud » a accédé au rang de « grand » de la mise en scène et a pu faire le film de son choix, adaptation très large d'un roman libertin du XVIII^e siècle : « Sans lendemain » (1).

J'ai une fâcheuse propension — encore récemment éprouvée avec

« Mon Oncle » — d'être régulièrement déçu par les films que j'attends trop longtemps. Il n'en a rien été avec « Les Amants » : je ne voudrais pas tirer une conclusion abusive de cette impression toute subjective. Je constate simplement que ce film dépasse mes espérances : peut-être est-ce une preuve supplémentaire de sa grande valeur.

L'histoire est simple. C'est celle de la provinciale mal nantie d'un époux bougon et taciturne. Elle recherche du côté de la capitale

des consolations dans les bras d'un bel Espagnol aux tempes grisonnantes. Mais ce n'est pas l'amour. Jeanne le connaîtra une nuit dans les bras d'un inconnu, hôte occasionnel dont la présence aura fait crouler les illusions de l'héroïne. Au petit matin, les amants s'enfuiront et le rideau se fermera sur cette fuite, mais nous sommes à peu près sûrs que Jeanne retrouvera bien vite son mari, sa fillette, ses amis ridicules, en un mot sa vie partagée entre l'ennui doré de sa gentilhommière bourguignonne et les plaisirs futiles de la Ville-Lumière. Rien de plus banal, on le voit, ce qui n'empêche pas ce film d'être remarquable.

On a beaucoup parlé de description, voire de critique sociale au sujet des « Amants ». Je ne pense pas que là réside l'essentiel du film et, en tout cas, j'émetts un certain nombre de réticences quant à cet aspect. Certes, Louis Malle (qui est le fils de bourgeois très aisés) égratigne dans toute la première partie la vie futile, la fausse culture et la sottise réelle des Marie-Chantal et autres Gérard (ici : Maggy et Raoul). Mais il n'y a rien de nouveau ni de bien profond dans ces coups de griffe et, même si elle fait rire, la plaisanterie ne va pas très loin qui, à une phrase d'un récit de voyage en U.R.S.S. : « J'ai retrouvé Dostoïevski, Tolstoï, Gogol... » fait répondre par la snobinette : « Raoul a des relations partout. ».

On arguera du fait que Jeanne s'éprend d'un homme qui n'est pas de son rang, qui roule en 2 CV et non en voiture de luxe, qu'elle quitte, pour cet homme, son mari directeur d'un grand journal régional... voire !... Mais Bernard (l'amant) appartient — la dialogue le précise — à une bonne famille. Ses moyens lui permettent de voyager pour son plaisir. Son allure « peuple », sa haine pour les gens huppés et pour sa propre famille, tout cela ne relève-t-il pas de la pose anarchisante de certains jeunes bourgeois ? N'est-ce pas cette « bohème de luxe » qu'un des « tricheurs » reprochait au « banlieusard du XVI » dans le film de Carné (Bob des « Tricheurs » et Bernard des « Amants » sont cousins et ressemblent sans doute beaucoup à Malle lui-même

!). Alors, pas de conclusion hâtive : Jeanne ne se mésallie pas autant qu'on la pense (et que voudraient le faire croire les auteurs du film) et de plus le petit jour ne sonne-t-il pas la fin de cette passion ? Je l'ai écrit plus haut : l'héroïne retournera chez elle. Les tabous seront respectés et la morale bourgeoise saine, bien qu'un peu chiffonnée. La première version du scénario prévoyait d'ailleurs que cet amour (« Sans lendemain ») s'achevait à la faveur d'un feu rouge immobilisant dans Dijon l'auto de Bernard que Jeanne quittait alors pour retourner chez elle. Le réalisateur a renoncé à cette fin en cours de tournage, préférant la conclusion que j'ai indiquée. Je ne pense pas que cette modification ait été dictée par un souci de non-conformisme total, mais je penche à croire que, très habilement, Louis Malle a cherché à s'attirer les sympathies de ceux qu'hérissent les préjugés et le conformisme. Je regrette mais « je ne marche pas ».

L'autre aspect du film, c'est-à-dire l'histoire d'amour, recueille au contraire ma pleine et entière approbation, et mon enthousiasme. « Les Amants » est avant tout un hymne à l'amour, à l'amour physique, le plus fou et le plus absolu. Rien de cérébral ni de prémédité dans la passion qui embrase Jeanne et Bernard au terme d'une journée longue et énervante. Rien d'autre que l'attraction de deux corps à la faveur d'une orageuse nuit d'été. Rien d'autre que la concordance de deux chairs qui vibrent à l'unisson comme les deux verres de cristal dont le heurt et le tintement prolongé déclenchent l'abandon de Jeanne. Rien de cérébral, de prémédité, d'élaboré non plus dans les somptueuses images que Malle et Decae (2) ont su donner de la promenade nocturne dans la campagne (3) ou des étreintes dans la chambre baignée par la lumière lunaire.

Depuis « Extase », on n'avait rien vu d'aussi poussé dans la peinture de l'acte sexuel, que le plan du buste et du visage de Jeanne Moreau que Bernard couvre de baisers et dont les regards, les gémissements et les cris disent, sans fard et sans tortufferie (comme sans clins d'yeux polissons ou

graveleux), le plaisir et la volupté. Brigitte Bardot et Vadim peuvent, comme on dit vulgairement, « aller se rhabiller », car l'anatomie de l'une et la rouerie (on dit parfois talent, voire génie) de l'autre ne donneront jamais que de pâles exhibitions pornographiques pour baraque foraine à côté de l'érotisme brûlant et pur que Jeanne Moreau et Louis Malle font vivre à l'écran au cours de ces cinq minutes inoubliables. Il est bien évident que les amateurs de nudités ou d'allusions égrillardes sont déçus. Le cinéma français nous a hélas ! plus habitués aux dessous froufrouants des dessins de la « Vie Parisienne » ou du « Rire » qu'aux nudités de la staturaire grecque. Louis Malle a osé. Il a réussi : il n'a que 27 ans. Fera-t-il de même quand il aura quinze ans de plus ?

Il faudrait encore parler des interprètes ; insister sur la réussite de la photographie (les scènes nocturnes en particulier) ; parler du soin apporté à la bande sonore, qu'il s'agisse des prestiges révélés de la musique de Brahms ou des étagement de voix dans quelques scènes remarquables. On pourrait souligner une séquence surréaliste, celle de la chauve-souris ou s'attarder sur l'insolite du rire de Jeanne, de blanc vêtue au milieu du groupe noir de son mari et de ses amis. Toute cette dissection n'apporterait rien ou ne retrancherait rien à un film qu'il faut accepter en bloc, d'un film qui n'est pas le pamphlet social que d'aucuns ont voulu voir, mais qui, parce qu'il est un film de jeune et un film d'amour, mérite notre sympathie et, plus, notre admiration.

Les années 1958-1959 voient le déferlement de la « nouvelle vague ». Après Camus (« Mort en fraude »), Truffaut (« Les Mis-

tous »), c'est Louis Malle que nous découvrons. Son film, comme ceux que je viens de citer, et comme — sans doute — ceux que nous allons découvrir (4) nous permettent de bien augurer de l'avenir du cinéma français qui, malgré les difficultés, malgré les obstacles et malgré les censures, reste dans le monde un des premiers, sinon le premier.

Gabriel VIALLE (2-4-59)

(1) Louis Malle a 27 ans. Ancien élève de l'I.D.M.E.C., il a collaboré au « Monde du Silence » (1955) et à « Un condamné à mort s'est échappé ». Sa première mise en scène « Ascenseur pour l'échafaud » (1957) lui a valu le Prix Louis-Delluc. « Les Amants » ont remporté au Festival de Venise 1958 un « Lion d'Argent » et le prix de l'interprétation féminine pour Jeanne Moreau.

(2) Henri Decae, chef-opérateur des « Amants » avait déjà signé les images d'« Ascenseur pour l'échafaud » et — voici une dizaine d'années — celles du « Silence de la Mer » qui devait beaucoup aux prestiges de la photographie.

(3) Cette campagne soi-disant dijonnaise est en réalité vaudoisienne. Malle et son équipe ayant dû — à cause du mauvais temps qui régnait à Dijon — descendre plus au Sud et s'étant fixé en définitive à l'Isle-sur-Sorgue près de Cavailhon.

(4) On nous annonce pour la fin avril « Les Cousins » de Chabrol. Nous espérons découvrir bientôt « La tête contre les murs » de Franju.

N. B. — Pour les amateurs d'insolite, signalons qu'avec le film passe la « Joconde » de Gruel. Quinze allégres minutes de mise en boîte !...

NUIT DE GARDE

par Jean-Jacques LEVÊQUE

(Editions Henneuse, Lyon)

Je ne sais qu'elle est la diffusion de ce petit livre présenté avec originalité, goût et courage. Elle mérite d'être importante. Il faut le faire connaître car ce petit livre par les poèmes qu'il renferme, dans leur fonds

et dans leur forme, porte témoignage, mais aussi porte la poésie et quand il s'agit des deux à la fois, surtout quand il s'agit de la guerre d'Algérie, la réussite devient difficile.

G. C.

LES MOISSONS D'ABDALLAH

par Pierre MINARD

(Editions "La Nef" de Paris)

Quiconque s'interroge sur le problème algérien lira ce livre avec profit. Le roman de Pierre Minard, un instituteur qui vécut cinq années dans les villages de montagne, explique avec tact et retenue comment un peuple qui était disséminé dans les gourbis prend conscience de sa personnalité, comment aussi le visage de la France fut défiguré, comment naît le fellagah. L'histoire se passe lors du terrible hiver 1944-1945 au cours duquel la famine la plus atroce régna et qui du débouché de tant de misères vit éclater l'émeute au printemps de mai. Les moissons d'Abdallah, le jeune garçon que le malheur a mûri, ce sont celles

dont rêve sa faim et qui pourraient devenir réelles.

« Avoir faim et ne pas pouvoir manger ! Quand nous avions gobé quelques escargots nous les vomissions. Plus tard à l'école, quand j'ai appris que les vieux Berbères en avaient mangés par milliards, je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire en pleine classe. Je ne savais pas très bien pourquoi : une heureuse sympathie pour ces vieux berbères et ces vieux escargots ! Ce qui me paraissait clair c'était qu'avec des estomacs comme les nôtres nous ne pouvions manquer d'étonner le monde le jour où nous mangerons à notre faim. »

LES SEXES FOUDROYES

par Loys MASSON

(R. Laffont, éditeur)

Avec Loys Masson, poète et romancier chrétien, nous pouvons dire que nous sommes au bord de l'Enfer, mieux même, que l'Enfer est parmi nous. La bombe atomique a éclaté, le ciel s'est ouvert « nous sommes entrés dans le Troisième Testament... L'homme a pouvoir de la bête ».

Qu'on en juge. Cinquante détenus américains hommes, femmes, sont transportés dans un atoll du Pacifique sous le contrôle de l'armée. Les voilà cobayes d'une expérience. Pendant six semaines, chaque groupe séparé par une ligne de fils de fer barbelés, va vivre dans une tension, une angoisse grandissante. Mais l'amour s'ébauche et c'est ce qui semble avoir été voulu par l'autorité, car par un torride soir de passion exacerbée, les barrières s'ouvrent, les couples s'unissent pendant qu'une explosion lointaine illumine l'horizon et qu'un nuage vénéneux recouvre le pays.

« Quant aux femmes (...), les enfants qu'elles concevraient cette nuit ou dans les jours prochains présenteraient des malformations saisissantes, allant jusqu'à la négation quelquefois

de l'apparence humaine. Par la suite les hommes seraient gardés sous observation et dans X temps, devraient procréer de nouveau avec d'autres compagnes pour que la virulence et la durée du poison sur des êtres de leur vitalité puissent être correctement évaluées... »

Le récit se présente comme le témoignage d'une victime, contresigné par le geolier du camp. C'est la dénonciation du crime contre l'amour. Roman, soit, si l'on veut. On y reconnaît le grand talent de l'écrivain, mais ce qui me touche le plus c'est le courage de l'auteur. L'Ordre Nouveau sous lequel la bombe d'Hiroshima nous a placés est un ordre inhumain et l'humanité se trouve divisée en deux parts, l'une qui appelle progrès et ordre et l'autre qui le refuse. Les armes paraissent inégales. La Barbarie n'a devant elle que des consciences. Mais les consciences ne sont point des abstractions. Elles animent des êtres de chair et je suis sûr de leur victoire car on ne peut tuer l'Homme, l'Amour.

A l'appel que jette Loys Masson il faut répondre avec toute notre force. J. M.

action poétique

COMITE DE REDACTION

Henri DELUY - rédacteur en chef
Gabriel COUSIN - André LIBÉRATI - Jean MALRIEU
Gérald NEVEU
Secrétaires de rédaction
Pierre GUERY - Jo GUGLIELMI

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Outre ses collections "Alluvions" et "Rives Neuves", elle publie une revue qui paraît quatre fois par an et qui s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle a besoin de vous. Les conditions actuelles de la poésie sont telles, que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

AIDEZ LES POETES A PRENDRE LEUR ESPACE !

Le numéro : 300 F.

Abonnement : 4 numéros : 1.000 F.

4 numéros plus une gravure ou bois original : 2.000 F.

4 numéros plus trois gravures ou bois originaux : 3.000 F.

Rédaction - Administration

Henri DELUY, 21, boulevard Gariel - Marseille (4^e)

C.C.P. H.D. Marseille 249451

Dépôt légal n° 29/57